

LES TRANSFORMATIONS CONTEMPORAINES  
de l'AGRICULTURE des BAMVELE et BADJIA  
du CENTRE - SUD CAMEROUN

---

Octobre 1980

TREBUIL Guy



## I - LES CARACTERES GENERAUX DE LA FORMATION SOCIALE OBSERVEE

### A - L'artificialisation du milieu

- 1 - Caractéristiques du milieu naturel
- 2 - Origine et histoire du peuplement
- 3 - Un système de culture sur brûlis de transition

### B - Nature des rapports de production et des institutions traditionnelles

- 1 - Le "ndzal" : cellule économique et politique de base
- 2 - Les fondements du pouvoir au sein du "ndzal"
- 3 - L'expression du pouvoir au niveau du système de production

## II - L'EVOLUTION RECENTE DU SYSTEME AGRAIRE

### A - L'économie d'auto-subsistance de la "communauté domestique" originelle

- 1 - La chasse, la pêche
- 2 - Les animaux domestiques
- 3 - La cueillette
- 4 - Le cycle cultural vivrier de savane
- 5 - Les conditions de reproduction du système

### B - La pénétration et le développement d'une agriculture commerciale

- 1 - Les débuts de l'économie coloniale
- 2 - Le cacao
- 3 - Le café
- 4 - La naissance d'une agriculture commerciale vivrière et ses conséquences

### C - La phase actuelle de contact avec l'agro-industrie

- 1 - L'installation de l'agro-industrie sucrière
- 2 - Rapports entretenus avec les populations locales

## III - LES FONDEMENTS DES TRANSFORMATIONS OBSERVEES

### A - Un détournement progressif des moyens de production traditionnels

- 1 - La terre
- 2 - La force de travail

### B - L'émergence de nouveaux rapports de production

- 1 - Une "libération" progressive d'une fraction des travailleurs de la société traditionnelle
- 2 - Première étape
- 3 - Seconde étape

### C - La dynamique du processus observé

- 1 - La nécessaire "conservation" de la "communauté domestique"
- 2 - Tendance à la dissolution du secteur traditionnel



A partir du cas des formations agraires Bamvélé et Badjia du Centre-Sud Cameroun, nous nous proposons d'analyser les transformations subies par les systèmes agraires traditionnels d'Afrique Noire lors des dernières décennies.

Il s'agit de mettre en évidence le processus par lequel s'est opérée la soumission de ces formations sociales aux stratégies des sphères industrielles et financières occidentales.

Pour cela, nous devons tout d'abord nous arrêter aux principaux caractères des formations agraires observées.

Les pays Bamvélé et Badjia se situent dans la zone de transition entre le Cameroun forestier du sud et les savanes du nord. Il recouvre la partie est de la région de Nanga-Eboko.

Du sud au nord de la zone, l'avancée extrême de la forêt dense laisse la place à un paysage de galeries forestières et de lambeaux forestiers sur les interfluves, puis, au nord du fleuve Sanaga, les galeries se font plus étroites et les surfaces en savane deviennent largement dominantes.

Cette région, drainée par un réseau dense de cours d'eau appartenant au bassin de la moyenne Sanaga, bénéficie d'un climat équatorial de transition comportant cependant une saison sèche nettement marquée de décembre à mars. La hauteur des précipitations, ainsi que leur répartition mensuelle, subissent de fortes variations inter-annuelles. Les abondantes pluies de septembre et octobre étant le seul événement climatique à forte probabilité. Par contre, la température varie peu autour d'une moyenne annuelle de vingt quatre degrés et l'humidité journalière est toujours importante.

Mis à part les zones de bas fonds marécageux, les sols sont ferrallitiques à texture argileuse dominante et ne sont pas défavorables à l'agriculture, bien que les affleurements d'horizons indurés ne soient pas rares.

Le peuplement de la région est d'origine relativement récente et remonte tout au plus au milieu du siècle dernier. Il est à rattacher au grand mouvement migratoire pahouin (Fang, Beti, Bulu) fuyant l'expansion vers le sud des lamidats Fulbé.

Les Bamvélé et Badjia, qui sont apparentés aux Beti, ont subi les assauts des Vuté, venus de pays soudanais (Bornou) et opérant pour le compte des Fulbé avec lesquels ils entretenaient d'étroites relations commerciales (esclaves, ivoire, divers produits de traite). Ainsi, jusqu'à l'arrivée des Européens, la région fut une véritable place de guerre dans laquelle les populations poursuivaient leurs migrations.

Les principaux caractères du peuplement actuel furent imposés lors de la période coloniale par deux événements importants



qui allaient orienter durablement l'économie de la région :

- l'introduction de la culture du cacao, moyen de fixation de la population ;
- la réalisation de la route, reliant le sud au nord du Cameroun et au Centrafrique, sur le tracé de laquelle les populations locales durent s'installer afin d'en assurer l'entretien.

Ainsi, l'occupation humaine actuelle se présente sous la forme de villages très étirés le long des principales pistes, laissant de vastes zones vides de toute habitation.

L'origine plus septentrionale et l'implantation récente de ces populations, dans une région où la forêt recouvre une part importante du territoire, expliquent les caractères du système de production vivrier traditionnel adopté.

Ce mode d'exploitation de la nature repose sur une faible artificialisation d'un milieu mal connu des populations (surtout la partie forestière) et s'apparente au système de culture sur brûlis (ouverture du milieu par le feu et les instruments de travail manuels peu puissants ; pas de labour ; maintien de la capacité de production du sol au moyen d'un cycle cultural de quelques années suivi d'une longue jachère) malgré d'importantes particularités (pratique de ce système en savane, dans la partie déforestée du territoire ; arrachage manuel du tapis herbacé d'*Imperata* et second brûlis).

La mise en oeuvre d'un tel système de production ne peut être analysée sans avoir mis en évidence la cellule économique et politique de base ainsi que les lois qui la régissent.

Les villages étirés le long des principaux axes de communication sont morcelés en fractions d'une dizaine de cases au maximum, situées en général d'un même côté de la piste. Ces petites unités résidentielles ou "hameaux" abritent des personnes étroitement apparentées et portent le nom de la portion de territoire (souvent une savane) qui leur est liée.

Au niveau du village, les petits groupes lignagers des "hameaux" appartiennent généralement à un même rameau de la généalogie villageoise.

A partir des lignages les plus importants se sont opérées des scissions amenant la création de groupes de parenté, ou lignages mineurs, plus restreints et appelés "nda bot" (littéralement : "la maison des hommes"). Il s'agit de la plus petite unité de parenté portant un nom.

Au sein de cette unité, l'autorité est entre les mains de l'aîné des hommes actifs ("ntol mot"). Le contenu du pouvoir recouvre l'arbitrage des conflits internes à la "nda bot", la conclusion des mariages et la gestion des biens fonciers, car à la division généalogique correspond un partage précis des terres.

L'implantation d'une "nda bot" du point de vue de l'habitat constitue ce que les villageois nomment le "ndzal". Il peut recouvrir un ou plusieurs hameaux. C'est à ce niveau du "ndzal" que



s'effectue la cohérence entre la parenté, l'habitat et la terre. Un "ndzal", avec sa population et son terroir, constitue la cellule économique et politique de base, autonome du point de vue de la production des subsistances mais dépendante des autres unités pour sa reproduction (conclusion des alliances matrimoniales).

Le repérage de ces unités sur le terrain est compliqué par l'histoire récente de la région et notamment par l'installation forcée des populations sur la route Yaoundé-Bangui durant les années 30. De ce fait, la cohérence du système a été rompue ; ainsi le "ndzal", tout au moins en partie, s'est trouvé parfois implanté à l'extérieur du domaine foncier de sa "nda bot". Dès lors, l'ensemble se présente en "fractions emboîtées", parfois de façon aberrante. Depuis l'intervention administrative localisant l'habitat sur la route, nombreux sont les paysans qui doivent, quotidiennement et parfois deux fois par jour, parcourir de grandes distances afin de rejoindre leurs champs et palmiers demeurés sur le domaine foncier traditionnel de leur "nda bot".

Au sein du "ndzal", l'expression du pouvoir, au niveau du système de production traditionnel, recouvre les aspects suivants :

- Une "répartition culturelle des tâches" dans la cellule de production attribuant à la femme la charge des cultures vivrières sur le terroir de savane. La participation de l'homme à ces travaux est marginale, ses activités étant dominées par la chasse et la défense du groupe.

- La gestion du patrimoine foncier revenant au "ntol mot", toute stratégie individuelle est vouée à l'échec. Etre reconnu comme membre du groupe est la condition "sine qua non" d'accès à la terre.

- Renforçant l'aspect précédemment évoqué, l'autorité dispose de mécanismes permettant le maintien de rapports égaux dans le groupe, moyens économiques (formes de coopération ...) mais surtout idéologiques très efficaces (morale superstitieuse ...).

En somme, nous avons affaire à une formation sociale traditionnelle se rapprochant de la "communauté domestique" décrite par divers auteurs. Rappelons-en brièvement les principaux caractères :

- La pratique d'une agriculture capable de satisfaire les besoins en subsistances nécessaires à l'entretien et à la reproduction du groupe est la principale activité sociale.

- Il existe une relation "patrimoniale" à la terre considérée comme moyen de travail collectif.

- L'énergie humaine est la seule énergie mécanique disponible du système.

- Les biens de production agricole sont individuels, peu nombreux et de faible valeur.

- L'auto-subsistance est assurée à partir d'une "répartition culturelle des tâches" dans les cellules économiques de base.

Dans une telle formation agraire, les rapports de production sont dominés par la maîtrise des moyens de reproduction humaine du groupe, d'où l'importance accordée à la production agricole vivrière et à la conclusion des alliances qui sont dans cette société les fondements du pouvoir accordé, selon le principe de l'antériorité, à l'aîné des hommes actifs.



Ceci étant mis en évidence, nous pouvons maintenant analyser les transformations coloniales et néo-coloniales du système de production Bamvélé-Badjia.

Détaillons tout d'abord les bases du système économique d'auto-subsistance de la "communauté domestique" originelle.

La chasse constitue une importante activité de l'homme. Elle peut être individuelle ou collective (notamment lors des feux de brousse de saison sèche). Elle s'effectue au moyen de pièges, de lances, d'arcs. Le milieu recèle une grande variété de gibiers : serpents, rongeurs, singes, antilopes ... La récolte des termites aux premières pluies de mars apporte aussi son lot de protéines.

La pêche est surtout pratiquée par les femmes. Elle est collective et se déroule en saison sèche. La technique employée, très rudimentaire, consiste à élever deux petits barrages sur le marigot, puis, à l'aide de Calebasses, la partie du cours d'eau située entre ces diguettes est asséchée ; il ne reste plus alors qu'à recueillir le fretin réfugié dans les berges.

Les hommes pratiquent, à l'occasion, la pêche de nuit à l'aide de lignes rudimentaires, mais ce procédé est plus récent.

Moutons et chèvres, porcs efflanqués, maigre volaille sont les animaux domestiques connus qui divaguent dans le village. En aucun cas, on ne peut parler d'élevage. Ces animaux ont un rôle économique marginal dans l'alimentation des populations mais possèdent une fonction sociale importante (signe extérieur de richesse, cadeaux, fêtes et rites).

La cueillette est pratiquée pour divers fruits sauvages et plantes à sauces. Elle s'est même développée à un tel point que la récolte des vins de palme et de raphia est, encore aujourd'hui, la principale activité de certains villageois.

Mais l'ensemble de l'économie agricole est dominé par le cycle cultural de savane que nous allons étudier maintenant.

Schématiquement, la rotation pratiquée est la suivante :

#### 1ère année

1ère saison : passage du feu de brousse en fin de saison sèche.

#### 2ème saison :

- juin à août : couchage de la savane et dessin du périmètre du futur champ par l'homme ;
  - .défrichage en bandes parallèles par la ou les femmes : l'herbe est encore couchée puis la base piochée et arrachée à la main ;
  - .l'Imperata est séchée sur place et brûlée ;
  - .nettoyage des débris calcinés entassés sur les branches basses des arbustes conservés.



- fin août - début septembre : dès les premières pluies, semis à plat et à la houe de l'arachide par les femmes, les enfants et les hommes au moins durant les premiers jours.

- novembre : sarclage à la main de l'Imperata envahissante ; travail effectué en commun par les femmes.

- décembre - janvier : pour la récolte, la terre est piochée à la houe et les touffes arrachées à la main et mises à sécher quelques jours sur le champ. Les gousses sont ensuite cueillies et transportées au village où elles sont stockées sur les claies de la cuisine. Fanes et racines restent sur le sol et y pourrissent.

## 2ème année

### 1ère saison :

- fin mars - début avril : semis en poquets, au bâton fouisseur, d'une gamme de cucurbitacées par la femme.

- à la levée des cucurbites, semis en poquets du maïs dans les intervalles.

- mai - juin : sarclage de l'association maïs-cucurbites et bouturage de quelques tiges de manioc dans les parties claires du champ.

- fin juillet : à la récolte du maïs, les tiges sont brisées et laissées en place, les épis dépouillés de leurs enveloppes sont transportés au village ou conservés dans un grenier sur pilotis construit au champ.

- octobre : récolte des cucurbitacées : pour le "ngon", la principale espèce, les opérations sont les suivantes : après cueillette, les fruits sont mis en tas recouvert d'herbes sèches sous un arbuste et laissés à blettir environ un mois. Les fruits sont ensuite frappés à l'aide d'un bâton pour en accélérer le pourrissage et remis sous la paille durant quelques jours. Puis les graines sont retirées à la main et mises dans un trou recouvert d'herbes afin de les débarrasser de la pulpe résiduelle. Une semaine plus tard, elles sont lavées au marigot, mises à sécher quelques jours devant la case puis stockées à la cuisine. Ensuite, une à une, les graines seront décortiquées à la main, l'amande pilée et mélangée à diverses viandes sera cuite dans des feuilles et donnera un mets recherché !

### 2ème saison :

- octobre : semis du sésame, à la volée, puis recouvert de terre à la houe. Aucun entretien n'est pratiqué.

- janvier - février : les tiges sont arrachées à la main, les racines sont coupées et les gerbes liées en croix deux à deux sont mises à sécher sur un chevalet dressé au champ pendant deux à trois semaines. Puis on procède au battage des gerbes à l'aide d'un bâton. Un tamisage des graines sera effectué ultérieurement au village.

- Durant cette seconde saison, le bouturage du manioc est poursuivi.



### 3ème année et suivantes

- Le manioc (nombreuses variétés douces et amères, dont la consommation des racines et des feuilles constitue la base de l'alimentation locale) reste seul sur le terrain. Il y est présent depuis le défrichement (quelques tiges bouturées, haie de manioc en bordure de champ).

- La récolte s'échelonne, selon les besoins, sur deux ou trois années, puis, les racines devenant ligneuses, le champ est provisoirement abandonné.

- Les jachères pratiquées sont de durée variable selon la situation et la fertilité des savanes. Cette durée pourra être inférieure à dix années pour de bonnes savanes situées à proximité de la route. Par contre, les savanes éloignées des villages ne montrent pas de traces révélant une exploitation récente malgré la bonne qualité de leur sol.

Cette rapide description doit tout de suite être nuancée par plusieurs remarques.

- La succession indiquée peut être modifiée selon la fertilité du terrain. Si les récoltes sont décevantes, le sésame ne sera pas cultivé (cette production est souvent escamotée). Au contraire, si la richesse du sol le permet, la rotation sera allongée et les cultures seront alors les suivantes :

- . arachide
- . cucurbitacées et maïs
- . une saison sans culture
- . cucurbitacées et maïs
- . sésame
- . manioc

- Si la place prépondérante prise par la femme dans l'agriculture de savane n'est plus à démontrer (seuls les mois de février et mars sont peu chargés dans le calendrier des travaux ; c'est la période des pêches collectives dont nous avons parlé ci-dessus), le rôle de l'homme n'est pas à négliger d'autant plus que sa participation aux travaux augmente parallèlement au développement des possibilités de commercialisation des produits récoltés.

- Il existe d'autres types de champs qui n'entrent pas dans la rotation décrite :

. En mars ou en juillet, les femmes préparent de véritables "jardins" à proximité des habitations. En première saison, ils sont garnis par une gamme étendue de cultures : arachide, maïs, plantes à sauces diverses. Puis le manioc occupe le sol sur deux ou trois années. Ensuite, la gamme des plantes de première saison est à nouveau installée. Parmi ce type de champ, les plus proches des habitations reçoivent une fumure (déchets domestiques) et le sol y est occupé de façon quasi-permanente.

. En forêt cette fois, l'homme peut défricher avant les premières pluies de mars, un petit champ qui recevra du maïs durant plusieurs saisons (généralement trois), le terrain étant ensuite laissé aux bananiers. Mais ceci est une pratique relativement récente.

. Au sein même du village, les cases abandonnées sont brûlées et sur les cendres est installé le tabac, accompagné parfois de quelques pieds de maïs.



Ces précisions ne doivent cependant pas nous faire perdre de vue les principales modalités de fonctionnement et de reproduction du système de production vivrier de savane qui domine l'économie agricole traditionnelle. Rappelons-en brièvement les principaux fondements :

- Le cycle longue jachère-défrichement-brûlis permet la mobilisation en surface des minéraux nécessaires au développement des plantes cultivées.

- La pratique annuelle de deux saisons de culture réalise une utilisation optimale du régime pluviométrique et minimise les risques d'érosion grâce à un taux de couverture du sol important, sauf en saison sèche.

- Les prélèvements opérés au champ lors des récoltes sont réduits au minimum laissant d'importantes restitutions.

Ces différentes techniques ont permis la préservation de la capacité de production des sols cultivés.

Cependant, ce système dominé par le plantage-bouturage du manioc n'est pas exempt de points de fragilité :

- Il ne permet pas la constitution de surplus importants sous forme de réserves, le stockage au champ étant la règle. Cette absence de réserves nécessite le maintien d'une économie de ponction, surtout de saison sèche, sous forme de chasses, de pêches et de collectes afin de parer un déficit toujours menaçant et d'équilibrer le régime alimentaire.

- Il est sensible aux accidents climatiques ; or nous sommes dans une zone de transition où les variations pluviométriques interannuelles importantes affectent la régularité des rendements.

- Ce système de production ne peut supporter une charge démographique importante ; cependant, il mobilise en permanence une grande part de la main-d'oeuvre disponible pour la production des subsistances, mais aussi pour les longues transformations nécessaires afin de les rendre comestibles.

- Nous avons vu que les formes d'association et de coopération étaient peu développées, la petite cellule productive restreinte qui constitue l'unité économique de base est porteuse d'un manque de cohésion de l'ensemble et d'une faiblesse de l'autorité politique supérieure.

Ainsi, cette structure atomisée permettra la pénétration d'une agriculture commerciale sans bouleversement du cadre familial de la production.

Le développement d'une production agricole marchande ne s'est pas imposé rapidement. Durant la période coloniale, plusieurs formules d'exploitation furent tentées afin de tirer parti des capacités productives de la "communauté domestique".



Les principales tentatives furent les suivantes :

- La production et le commerce de l'huile de palme (début du siècle) : l'homme cueille les régimes de noix, la femme fabrique l'huile qui sera ensuite transportée à tête d'homme, jusqu'à Eséka (400 kms environ vers le sud-ouest) pour y être commercialisée. Le porteur revient avec divers produits manufacturés : habits, outils ... Un homme ne pouvait effectuer que deux voyages par an. Les échanges restaient donc faibles mais la monétarisation de l'économie locale était ainsi engagée.

- Durant les années 30, les populations furent durement sollicitées pour effectuer les portages lors de la création de la route Yaoundé-Bangui. C'est de cette époque que date la dépopulation de la zone (selon certains témoignages, deux personnes sur trois quittèrent alors le village pour fuir le travail forcé ; certains iront jusqu'au Nigéria). Depuis, la densité de population n'a guère évolué : 5 à 6 habitants/Km<sup>2</sup>.

- C'est aussi à cette date que fut tentée l'implantation d'une riziculture de bas fonds afin d'accroître les ressources en numéraire de la population.

- Durant la seconde guerre mondiale, les commerçants libanais exploitèrent, en employant la main-d'oeuvre locale, le rutile (oxyde de titane utilisé notamment par les industries de l'armement) contenu dans le sable des marigots de la région. Ce fut la première forme de salariat temporaire proposée aux jeunes ruraux devant faire face à une dépense exceptionnelle (impôt, dot, fête ...).

- La culture de l'hévéa fit son apparition dans l'après-guerre sous la forme de plantations villageoises qui ne furent jamais exploitées !

Ces diverses formules avaient en commun leurs faibles performances. Les rendements étant d'autant plus médiocres que l'application des mesures décidées par le colonisateur était plus brutale.

Bien que se trouvant ici à la limite de son aire climatique, le cacao fut finalement choisi comme base du développement de la production agricole marchande. Cette culture présentait par ailleurs plusieurs avantages :

- Elle se pratique en forêt, il n'y aurait donc pas de concurrence pour la terre entre le cacao et la rotation vivrière traditionnelle.

- Introduite au niveau de l'exploitation familiale restreinte, elle allait permettre l'utilisation de la force de travail masculine à des tâches agricoles productives.

- Ne pouvant donner lieu à une consommation locale, les récoltes de cette culture seront exportées contre numéraire. Ceci permettant aux populations de satisfaire leurs nouveaux besoins sociaux en services et biens manufacturés tout en assurant le fonctionnement des circuits de transformation et de distribution agro-alimentaire des pays développés, ainsi que l'écoulement d'une part de leur production industrielle.



Si certains de ces aspects tendaient à préserver la survie de la cellule économique de base mise en évidence ci-dessus, d'autres caractères aux effets déstructurants s'imposèrent peu à peu :

- Développer la production cacaoyère revient pour la "communauté domestique" à produire un sur-travail. Ceci ne peut se faire qu'au détriment du fragile équilibre (notamment au niveau de la force de travail disponible) du système de production traditionnel mis en évidence ci-dessus.

- La culture du cacao a accentué le mécanisme d'exploitation des cadets par les aînés qui préexistait dans la société traditionnelle. Le conflit trouve sa solution dans la multiplication des plantations où la production individuelle se substitue à celle de la famille.

- Parallèlement, le cacao étant une culture pérenne, l'attribution de terres à un individu prend un caractère définitif et va à l'encontre de la propriété collective traditionnelle du foncier.

Tout ceci contribue à l'affaiblissement des liens lignagers. L'autorité traditionnelle des aînés étant menacée, elle réagit par des mesures économiques (attribution des terres défavorables aux cadets) mais surtout idéologiques (en secrétant un véritable "terrorisme superstitieux") qui accentuent la segmentation du groupe et précipitent souvent le départ des jeunes.

Au moment de l'indépendance, l'introduction de la culture du café robusta dans la région, selon les mêmes modalités que pour le cacao, donna un second souffle au développement des échanges marchands. Elle eut également pour effet d'intensifier l'intégration de l'économie agricole locale au marché mondial. Aujourd'hui, cette culture a la faveur des jeunes planteurs, la production cacaoyère étant sévèrement affectée par des maladies parasitaires non maîtrisées (pourriture brune, capsides).

La production agricole marchande locale comporte un troisième volet car les productions vivrières font dorénavant l'objet de transactions. A l'origine du phénomène de commercialisation des vivres, nous avons les éléments suivants :

- Le développement des centres urbains, dont Yaoundé la capitale.

- Une situation "privilégiée" sur l'axe routier reliant le sud au nord du pays. Le pays Bamvélé-Badjia approvisionne ainsi en produits de la forêt la province du nord, plus défavorisée, et ceci par vente directe le long de la route.

- La récente implantation de l'agro-industrie sucrière à l'ouest de Nanga-Eboko a créé deux nouveaux centres de consommation demandeurs de vivres.

- Alors que les revenus monétaires provenant du café et du cacao sont monopolisés par l'homme, la femme acquiert un statut économique en écoulant ses produits vivriers sous forme de marchandises en dehors des circuits domestiques. Dans toute la province, la commercialisation des vivres est aux mains des femmes.



La conséquence la plus flagrante de cette évolution est la rupture intervenue dans l'équilibre entre production et consommation des produits vivriers au village. Pour les produits suivants, la part commercialisée devient majoritaire : arachide, maïs, graines de courges, sésame, plantains, ignames, patates douces, macabos ... Ce phénomène affecte directement la reproduction du système vivrier traditionnel car beaucoup de jeunes fuient ces conditions de vie de plus en plus précaires, ce qui tend à accroître la part des improductifs au village.

En aucun cas, les revenus monétaires ne sauraient pallier la dégradation des conditions de vie. Le plus souvent, leur utilisation sous la forme "d'investissements sociologiques" (dot, cadeaux, fêtes), si elle tend à perpétuer les rapports domestiques, accentue la dégradation physique et morale de la population par la consommation de bière de brasseries et autres alcools.

L'installation, depuis une dizaine d'années, d'une agro-industrie sucrière à l'ouest de Nanga-Eboko est venue renforcer un courant migratoire qui, comme nous l'avons vu précédemment, a son origine dans le développement de la production agricole marchande au village.

Dans cette zone, les investisseurs étrangers et nationaux ont trouvé un milieu "accueillant" : une région dépeuplée (de par son histoire et la présence de vecteurs de l'onchocercose) bordée par une route principale ; des milliers d'hectares de savanes quadrillées par d'étroites galeries forestières sur le glacis séparant les Monts Argouma de la Sanaga. Après apports d'engrais minéraux, ces sols convenaient à une culture partiellement mécanisée de la canne à sucre.

La main-d'oeuvre provient grossièrement de deux sources :

- Un système de "migrations tournantes" de travailleurs nordistes alimente la culture (sarclages, coupe de la canne).
- Les autres postes étant occupés par une majorité de "sudistes" dont beaucoup retourneront au village à brève échéance.

La région Bamvélé-Badjia fournit une partie de ces ouvriers. En plus des raisons précédemment évoquées, leur présence est justifiée par :

- Un besoin urgent en numéraire (dot, accès au marché des produits industriels ...).
- La recherche d'une amélioration de revenu. Au village en effet, celle-ci ne peut être obtenue que par un allongement de la durée du travail, les moyens de production restant identiques et peu efficaces

Ainsi, les rapports qu'entretient l'agro-industrie avec les populations locales sont dominés par une ponction d'une partie de la force de travail produite par le système de production traditionnel. Pour la plupart des travailleurs sollicités, il s'agit d'une "migration tournante" déguisée, pour d'autres, c'est la rupture définitive avec la "communauté domestique".



Cette rapide description des transformations récentes du système agraire Bamvélé-Badjia nous montre que l'on assiste, depuis le début de la période coloniale, à un détournement progressif des moyens de production traditionnels vers les activités du secteur capitaliste.

Au niveau de la terre, si les cultures commerciales introduites en forêt entrent peu en concurrence avec le système de production traditionnel, elles entraînent néanmoins une privatisation de fait de la propriété foncière. Plus récemment, dans la phase actuelle de développement de l'agro-industrie, c'est à de véritables confiscations de vastes terroirs de savanes que l'on assiste.

A la production d'un sur-travail orienté vers la culture de denrées d'exportation au village est venu s'ajouter un système de surexploitation d'une fraction de la force de travail salariée dans l'agro-industrie ou la sphère urbaine. Dans les deux cas, le coût de reproduction, de formation et, en partie, d'entretien de cette main-d'oeuvre est laissé à la charge du système de production traditionnel.

Cette évolution peut être interprétée comme la "libération" en deux étapes d'une part des travailleurs produits par la société traditionnelle :

- Dans un premier temps, le développement des cultures commerciales d'exportation aboutit à l'abolition des liens de dépendance personnelle (cellules productives de plus en plus atomisées, émergence d'un nouveau régime foncier, affaiblissement des liens lignagers et du pouvoir traditionnel).

- La phase contemporaine de contact avec l'agro-industrie amène la "libération" complète (de leur personne et de tout moyen de production), temporaire ou définitive, des jeunes ayant déserté le village.

La poursuite de cette fourniture, par l'activité traditionnelle, d'une main-d'oeuvre bon marché aux sphères urbaines et agro-industrielles est assurée par différents mécanismes (la nature et les modalités d'introduction des cultures commerciales ont permis la survie du système de production traditionnel ; la prolétarianisation d'une fraction des jeunes ruraux n'est en général que de courte durée).

Mais il nous semble que ces moyens de préservation de la "communauté domestique" sont insuffisants pour masquer une tendance irréversible à la dissolution du secteur traditionnel. (La reproduction du système vivrier de savane est fondamentalement menacée par l'augmentation de la proportion des improductifs dans la population villageoise et l'accroissement de la part commercialisée des récoltes ; de plus, la superstructure traditionnelle se dissout sous le triple effet des interventions administratives, des sollicitations de l'économie marchande et de la nouvelle organisation de la production).

L'extension territoriale prévisible du secteur agro-industriel devrait confirmer cette évolution dans les années à venir.



### BIBLIOGRAPHIE

- Femmes, greniers et capitaux - Meillassoux - Maspéro
- Développement de la production et transformation agricole marchande d'une formation agraire en Côte d'Ivoire - Mazoyer - Polycopié
- Zengoaga (in Atlas des Structures Agraires au sud du Sahara) : Etude d'un village camerounais et de son terroir au contact forêt-savane - Tissandier ORSTOM
- Le groupe Pahouin (Fang, Beti, Bulu) - Alexandre et Binet - P.U.F.



